

# LE PÈRE PEINARD

## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF



ABONNEMENTS France Un an . . . . . 6  
Six mois . . . . . 3  
Trois mois . . . . . 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an . . . . . 8  
Six mois . . . . . 4  
Trois mois . . . . . 2

## OUVERTURE DE L'AQUARIUM

### CHAHUT DES KHROUMIRS CONTRE LES FRIPOUILLES DE LA HAUTE



V'là que ça vient!

Ils arrivent !... Ils arrivent !...  
C'est foutre pas les maquereaux frais qui radinent, mille dieux, non !  
C'est tout juste la nouvelle collection des bouffe-galette que la récolte des torche-culs a fait émerger des tinettes.  
Eh donc, ils vont émarger !  
A nos crochets, turellement ! C'est à nos crochets qu'ils vont se caler les joues.  
Ils ont même déjà commencé à nous coûter les vingt-cinq balles quotidiennes qui constituent leur paye journalière, sans les extra !  
Ils ont pris l'air de l'Aquarium, se sont frottés le cul sur les fauteuils de cette sacrée turne, ont été renifler si les chiottes fonctionnaient bien et, surtout, ont poussé une pointe à la Buvette où ils se sont rincés

la dalle, — tant à notre santé qu'à nos frais !

Voilà pour la première réunion.  
Que seront les suivantes ?  
Elles seront pires, — mais pas meilleures, nom de dieu !  
Les meilleures séances, à l'Aquarium, sont celles où les bouffe-galette roupillent, kif-kif des marmottes et n'en foutent pas une datte.

Les bouffe-galette ont été inventés pour couvrir les lois, les faire éclore et, ensuite, nous les semer sur le râble kif-kif des poux, punaises, teignes, gales et morpions.

Evidemment, on aimerait mieux les voir planter des choux et tirer des carottes en pleins champs.

Ça serait moins désastreux pour le poulo !

Quelle veine, si les nouveaux députés pouvaient comprendre le truc : se borner à passer à la caisse, à digérer et à se faire du lard...

Peut-être pourrait-on s'entendre ?

Dans les temps anciens, nos paternels ont eu sur le râble une brochette de sangsues graisseuses et bouffies qu'on baptisa les « rois feignants ». Les bons bougres s'en trouvaient plutôt mieux que d'avoir des rois actifs, fricoteurs, batailleurs, charpardeurs et casseurs d'assiettes,

C'est quelque chose du même tonneau qu'il nous faudrait, nom d'une pipe !

D'ici que nous ayons plein le cul des légiférateurs de tout poil et que nous soyons assez débrouillards pour nous passer de gouvernement, une collection de députés feignasses ferait bien notre balle : on les gaverait kif-kif des porcs à l'engrais, on les foutrait à lichaiiller jusqu'à plus soif, on leur collerait bonne litière, on les trimballerait à l'œil d'un bout du patelin à l'autre, et ce serait tout !

Ça vaudrait évidemment mieux que d'avoir sur le poil des charognes votailant sans démarrer de nouvelles lois, inventant de nouveaux impôts.

Mais il n'y a foutre pas à s'illusionner : les nouveaux députés ne seront pas des feignasses ;

Kif-kif leurs prédécesseurs ils foutront le patelin en coupe réglée : ils pondront des lois nouvelles pour nous ligotter plus que nous ne sommes ; ils nous feront cracher des impôts plus lourds que jamais ; ils colleront leurs amis et leurs familles dans des fromages bureaucratiques et ils ne mépriseront pas les pots-de-vin et les chèques.

Ce sera ainsi ! Quelle que soit la clique qui tienne la queue de la poêle gouvernementale ; nous serons toujours frits !

Et foutre, que nous soyons fricassés par des opportunards ou des radigaleux, m'es

avis que ce sera toujours kif-kif bourricot. Il y a deux ans on essaya des radigaloux — ça fut même fripouillerie qu'avec les opportunistes.

Et il n'y a pas de raison pour que ça change, tant que nous ne nous déciderons pas à foutre en l'air la sacrée mécanique gouvernementale.

## MINCE DE MANIFESTANCES !

Dimanche a eu lieu la balade annuelle au mur des Fédérés, au Père-Lachaise.

Les tibias des révoltés qui ont été mitraillés là et enfouis ensuite ne pensent à rien.

C'est tant mieux, nom de dieu !

Car autrement, ils la trouveraient mauvaise de se sentir piétiner tous les ans, à date et à heure fixe, d'entendre les ritournelles de vengeance, les juréments de haine.

Et de ne rien voir venir !

On s'en va la-haut, annuellement, des milliers et des milliers et il suffit de quelques douzaines de flics pour faire marcher à l'alignement cette foultitude de bons bougres.

Je sais bien que la plupart serrent les poings et groument ferme — mais en dedans...

Ça ne suffit pas, mille tonnerres !

—o—

Dimanche, la colère qui émoustillait le populo s'est déversée sur Rochefort — les oreilles ont dû lui tinter salement.

Mais aussi, pourquoi diantre, s'est-il fourré aux troussees de toute la charognerie galonnarde ?

Il n'y a pas que Dreyfus au monde !

Et foutre, ce galonnard expédié au bagne par ses copains n'est pas la boussole nouvelle qui doit désormais servir d'orientation à tous nos agissements.

—o—

Un autre triomphateur, c'est Drumont, retour d'Algérie.

Quand il a débarqué à Marseille, un de ses copains a cru très mariolle de foutre une poignée de sous au populo attroupe.

Ça, c'est des mœurs tout plein électoraux !

Ça dénote en quelle estime les bouffoyouppins ont le populo : ils s'imaginent que — kif-kif eux-mêmes — les bons bougres ne marchent que pour du plâtre.

Et foutre, Drumont sait de quoi il retourne : quand il débuta comme chieur d'encre, ce fut en qualité de collabo de Marchal de Bussy, un mouchard de Badingue ; plus tard il vécut aux crochets de la famille des juifs Péreire.

Qu'il ne la fasse donc pas à l'honnêteté, ce youpin raté !

Pour le changer des acclamations d'Algérie, à Marseille on l'a hué dans les grands prix.

Et on l'a conspué aussi à son débarquement à Paris, malgré que, histoire de lui faire une escorte de braillards, les typos de la LIBRE PAROLE aient été commandés de service pour aller crier « Vive Drumont ! » et malgré aussi qu'on ait raccroché au « Croissant » une équipe de camelots.

—o—

Voyons clair dans le fourbi anti-youpin !

Les jésuites voudraient couper en deux le populo : d'un côté les inconscients, de l'autre les conscients, — et nous faire manger le nez entre nous !

Les inconscients s'imaginent qu'il n'y a de voleurs que les capitalistes juifs :

Pour ce qui est de nous on sait que tous les capitalistes, — juifs, crétiens et athées, — sont des sacrés bandits.

Et ce serait être vraiment truffe de notre part que de nous assommer mutuellement, — à la grande jubilation de la galerie, composée de chameaux crates de tout poil.

## CHOSSES D'AMÉRIQUE

L'autre matin, j'ai eu la visite d'un vieux copain, un vieux de la vieille qui en a vu de toutes les couleurs : il était de la Commune, — et il est un des rares de l'époque dont le cœur n'a pas moisi.

Comme le camarade a roulé sa bosse dans les Amériques on s'est frotté à causer de Cuba et de tout ce qui s'en suit.

Pour être plus à notre aise on s'est en-quinillé chez le bistrot du coin et, après nous être bien calés sur la banquettes — et nous être éclairés d'une chopotte d'un piccolo à la hauteur, — on a taillé une bonne bavette.

Il était à cran, le frangin !

A cran contre ces cochons de quotidiens qui dégueulent sur les Etats-Unis et les Cubains.

— Véritablement, il faut qu'ils soient rudement idiots ces sacrés journaloux, qu'il ronchonait, pour prendre plaisir à embarquer le populo de France dans de sales histoires. Les voici maintenant qui — grâce à leur Dava — viennent de se foutre à dos les Américaines. Tu as vu les meetings de femmes à New-York ? Tu as vu que, en réponse aux insultes des trous-du-cul français elles ont décidé de ne plus s'attifer avec des toilettes venant de France ?

— Oui, j'ai vu ça : c'est du boycottage.

— Tu l'as dit : c'est du boycottage ! Et je t'assure que la pratique est bonne. Vous autres, en France, n'êtes pas accoutumés à ces trucs-là. Je ne sais d'ailleurs pas à quoi vous êtes accoutumés, — sauf à la platitude ?... Vois-tu, vieux, je fume depuis que je suis de retour en Europe : je m'étais amené tout chaud, tout bouillant, croyant trouver des hommes, un mouvement, du progrès... Et, merde de chien ! Je ne vois que des avachis. C'est pire que sous Badingue...

Mais, laissons ça, et revenons aux femmes de New-York :

Elles ont du tempérament, les bougresses et si elles se fourrent dans le ciboulot de boycotter les falbalas et autres babioles de fabrication française, elles ne caneront pas. De sorte que, en fin finale, les commerçants français trinqueront. C'est à peu près tout ce que leur rapportera leur sympathie pour les monstres d'Espagne.

Ça, par exemple, ça me défrise que les républicains français fassent des vœux pour la monarchie espagnole ! Je sais bien que notre république est une putain maquillée et que tous les gouvernements se valent... Tout de même, ça me défrise !

— Tu t'épates du fourbi, simplement parce que tu n'en saisis pas les ficelles. Donc, que je t'explique :

Si les quotidiens français soutiennent l'Espagne, c'est uniquement parce que les banquiers le leur ont ordonné.

Et dam, les journaloux font tout ce qu'on veut, — avec de la braise !

Les bandits de la finance, tant juifs que crétiens, ont prêté force braise à l'Espagne pour lui permettre de mater les Cubains et ces jean-foutre sont à cran contre les Etats-Unis dont l'intervention fout en danger leurs pépelles.

Tu saisis la binaise ?

Alors, pour parer au danger, ils ont graissé la patte aux quotidiens et tous, à une ou deux exceptions près, gueulent après les Américains.

Et ne t'épate pas de telle saloperie, vieux frère, sous n'importe quelle manigance il y a la question de pognon.

Puis, ce qui permet à ces saloplauds d'embobiner le populo c'est qu'ils peuvent

accuser les Etats-Unis de vouloir foutre le grappin sur Cuba.

— Hé, père Peinard, tu mets le doigt dessus ! A ce propos il me trotte une chiée de ruminades dans la caboche. Causons donc du sort de Cuba :

Certes, je ne suis pas assez serin pour dénier que les capitalistes américains ont une idée de derrière la tête et que Cuba leur paraît un patelin galbeux à exploiter. Quant à dire que c'est dans ce seul but que la guerre a été emmanchée, ce n'est foutre pas exact !... Le populo américain est à cran contre la barbarie espagnole : les horreurs de l'Inquisition, les atrocités des monstres en soutane et en culotte de peau l'avaient déjà rudement émoustillé quand est venue l'explosion du *Maine*, tu sais ce bateau américain qui a sauté comme une crêpe dans un port de Cuba... et qui a sauté parce que les Espagnols lui avaient collé une torpille au cul.

Dès lors, la guerre a été inévitable !

Inutile de te dire que les Espagnols trinqueront salement et que Cuba sera tirée de leurs griffes.

C'est tant mieux à divers points de vue : quoique les protestants soient de sales chameaux, tu avoueras bien que leurs habitudes ne sont plus aussi sanguinaires que celles des catholiques ?

— Oui ! Dire le contraire serait nier l'évidence. Ainsi, ces dernières années, y a eu des bombes un peu dans tous les patelins : y en a eu à Chicago, en France, en Italie, en Espagne et ailleurs...

Eh bien, si féroces et si enragés que, partout, aient été les dirigeants, c'est les juges d'Espagne qui tiennent le record : ils ont torturé !... Arrachant les ongles à des innocents, leur écrabouillant les parties sexuelles, leur rôtissant la peau avec des fers rouges...

Ça a été horrible !

Je sais bien que si les bandits des autres patelins n'ont pas fait pareil ce n'est pas faute d'envie.

— Certes, père Peinard, tu dis vrai : ce n'est pas faute d'envie que les juges français ont négligé de torturer Ravachol et autres... Mais ils ne l'ont pas fait, — et les intentions ne comptent pas !

Donc, par son Inquisition, la gouvernance espagnole a accumulé sur sa tête tellement de haines que tout ce qui pourra lui arriver de pire n'est que de la gnognotte, comparé à ce qu'elle mérite.

Et puis, pourquoi Cuba resterait-elle colonie espagnole ?

Il n'y a aucune raison valable à ça.

Par conséquent, Cuba doit être libre, — et le sera, foutre !

Il n'y a pas un bon bougre qui, à moins d'avoir la cervelle en compote, puisse être pour l'Espagne.

— Turellement, tant qu'il ne s'agit que de tirer Cuba des griffes des monstres Espagnols, on est tous d'accord. Seulement, des critiques s'élèvent dès qu'on veut se rendre compte à quelle sauce seront ensuite fricassés les Cubains.

En supposant qu'ils trouvent au bout ce qu'on est convenu d'appeler l'indépendance nationale, ce ne sera que de la couille en bâtons : ils auront toujours des capitalistes sur le râble et ils n'auront guère plus de bien-être et pas davantage leurs coudées franches.

— Pardienne, père Peinard, ce qu'il faudrait, je le sais comme toi : il faudrait que les Cubains soient assez marioles pour vivre sans capitalistes ni gouvernants.

Le malheur est qu'ils ne sont pas assez décaissés pour ça !

Et, puisque nous en sommes sur ce chapitre, que je te dégoise quelque chose qui va faire bondir les ostrogoths qui en pincent pour la nationalité : si j'étais Cubain, faute de pouvoir envoyer aux pelotes richards at dirigeants, je préférerais, dans la situation actuelle, l'annexion aux Etats-Unis à l'indépendance toute sèche.

Au point de vue économique ce serait

bonnet blanc et blanc bonnet : que Cuba soit reconnu libre ou annexé, les capitalistes l'exploiteront dans les grands prix.

Les capitalistes sont internationalistes et en plein « sans-patrie » quand il s'agit de faire trimer des prolétaires et de récolter des millions.

Par contre, au point de vue politique ce serait une autre paire de manches : avec l'indépendance, tous les galonnards à la manœuvre qui auront plus ou moins bataillé pour l'indépendance voudront gouverner.

Et on verra ce qu'on a trop vu dans les républiques de l'Amérique du Sud : des guerres civiles à tire-larigot et les généraux dictateurs se déquillant à queue leu-leu.

Ce maudit jeu ne mène à rien de bon.

Au contraire, suppose que Cuba soit annexé aux États-Unis, il devient un *Etat*, kif-kif les autres, comme qui dirait un département avec une autonomie absolue.

Dès lors, les Cubains expédient quelques députés à Washington et, que ces bouffegallettes soient des avocats ou des généraux, c'est le même tabac : ils chéquardent sans scrupules !

Cette corvée accomplie, les Cubains se trouvent logés à même enseigne que tous les autres *Etats* de l'Union : ils sont libres de bibelotter leurs affaires à leur guise.

— Je comprends ton raisonnement, l'ami : tu trouves que dans l'état actuel, si crapule que soit le gouvernement des États-Unis, il serait préférable pour les Cubains d'être sous sa coupe que de subir soit la gouvernance espagnole, soit la chiee de galonnards ambitieux qui, après la guerre, voudront se bombarder dictateurs.

Seulement, il y a un sacré cheveu à ton raisonnement : pour que ce que tu souhaites puisse se réaliser il faudrait que le chauvinisme soit fichu au rancard. Or, ce n'est pas le cas !

Si on leur parlait d'annexion les patriotes cubains fumeraient pire que des locomotives ! Dans leur maboulisme ils seraient capables de se refoutre à nouveau dans les griffes de l'Espagne.

Voilà ce qui démolit les populos de la boule ronde : le dada patrouillard !

On se crée des « patries » et on ne veut pas en démordre.

Et ça fait le jeu des chameaucrates : du moment que la « patrie » est en jeu il faut des « militaires » à la clé.

Or, j'ai bougrement le trac que le populo des États-Unis ne supporte ferme les conséquences de la guerre actuelle : jusqu'ici, il n'y a pas eu d'armée permanente là-bas, ça pourrait bien changer. Et, comme de juste, cette armée ne servirait qu'à fusiller les prolétaires révoltés.

— Hélas, père Peinard, tu ne dis que trop vrai ! Il y a déjà belle lurette, une crapule américaine, le général Miles, un Gallifet, voulait que l'armée permanente qui, jusqu'à ces temps derniers n'était que de 25.000 troubades fut considérablement augmentée. Les capitalistes ne demandaient pas mieux, mais ils n'osaient pas, crainte que le populo rouspète.

Avec la guerre, l'armée s'est trouvée augmentée naturellement et, à la paix, on se gardera bien de la licencier. De la sorte, les exploités des États-Unis auront sous la main une forte armée de répression.

Et le populo n'y aura vu que du feu !

— 0 —

Bon dieu, on ne se serait pas arrêté de jaasser !

— Ohé, le bistrot, une autre chopotte !...

Dam, on avait tant bavassé, usé tant de salive, qu'il faisait bougrement soif.

Une fois la gargamelle bien rincée, le copain me dit :

— Je m'emmerde pas en la compagnie, mais j'ai un *job* qui m'attend, bonsoir.

Un *job*, pour les camarades qui ne connaissent pas l'américain populaire, c'est un boulot à faire.

— Eh bien, que je fuis au vieux frangin, va à ton *job* et bibi va aller au sien. Sais-tu

à quel *job* je vais m'atteler ? Je vais jaspiner aux bons bougres notre conversation et la leur servir, sans chopines, hélas !



### TRIPATOUILLAGE DE FARINES

Les bons bougres se souviennent de la grande volerie sur les farines, découverte il y a quelques mois et dans laquelle une chiee de fripouilles de la haute étaient compromises.

Les chats-fourrés auraient bien voulu étouffer l'affaire, mais il n'y a pas eu mèche : ça n'eût fait qu'augmenter le scandale au lieu de le restreindre.

Bien à regret on s'est décidé à faire passer en jugement les plus compromis de ces malfaiteurs : leur affaire s'est dévidée l'autre jour, au comptoir correctionnel de Versailles. Et, comme de juste, les accusés ont peu trinqué : les marchands d'injustice avaient rentré leurs griffes et s'étaient faits patelins et bougrement mielleux.

Le principal accusé, le jean-foutre Guillemet, maire de Gaillon, minotier de son métier, avait emmanché le fourbi ; ses complices étaient : Provost, courtier à Paris ; Maissonnier, marchand de farines à Nogent-le-Rotrou ; Cardinal, courtier en marchandises à Paris ; Denis, marchand de farines à Angers ; Coquelin-Lévêque, représentant de commerce à Lorient, et Larrue, meunier à Trois-Ponts (Creuse).

N'oubliez pas les noms de ces bandits, les camarades, car ils repiqueront au truc !

En novembre dernier, le jean-foutre Denis ne pouvant pas bazararder les farines falsifiées qu'il avait achetées à Maissonnier et qui venaient de chez Guillemet, voulut les rendre.

Il y eut enquête, procès commercial et le pot-aux-roses se découvrit : les farines en question contenaient 45 pour cent de blanc minéral !

Les enjaponnés cherchèrent à connaître le fin mot de cette crapulerie, — mais sans grand entrain !

Ils finirent par savoir, — presque malgré eux, — que depuis le mois de juillet, le bandit Guillemet bazarardait des quantités de farines additionnées de blanc minéral.

Le salaud a essayé d'expliquer que ces farines étaient destinées à diverses industries, — comme qui dirait à faire de la colle de pâte.

Mais c'est là une explication de fripon, puisque ces farines n'ont jamais été vendues qu'à des boulangers !

Le jean-foutre Denis (d'Angers) en fourgua à Coquelin-Lévêque en lui recommandant de les mélanger à de la bonne farine pour la panification.

Une autre fripouille, Larrue, le meunier de Trois-Ponts, offrait à ses clients de la farine de seigle provenant de son moulin et leur livrait la farine Guillemet.

Ces sacrés malfaiteurs ne se bornèrent pas à empoisonner le pauvre monde avec leurs cochonneries, ils s'en prirent aussi au bétail.

Il y a belle lurette que le maire de Gaillon fabriquait, pour les bestiaux, une saloperie de farine qu'il avait baptisée « remoulage de pulpes » et où il se fourrait des chiées de sciure de bois.

Des pétrousquins lui en avaient acheté et les animaux auxquels ils en avaient fait bouffer en furent salement attigés.

— 0 —

Les juges ont été farcis de mansuétude pour ces bandits. S'ils avaient osé ils les auraient félicités d'avoir travaillé à la solution de la question sociale en anémiant et empoisonnant le populo !

À ces charognards qui ont peut-être causé la mort, — ou tout au moins la maladie, — de foultitudes de pauvres bougres et sont donc plus scélérats qu'une douzaine de Pranzinis, les chats-fourrés ont administré les peines suivantes :

Guillemet, l'ex-maire de Gaillon, deux ans de prison ;

Maissonnier, six mois ;

Provost, un an ; Denis, six mois et Larrue un mois, — ces trois crapules ont la loi Béranger !

Quant aux deux autres Jean-foutre, Cardinal et Coquelin-Lévêque ils ont été acquittés.

Vous le voyez, les bons bougres, empoisonner le populo est un simple délit dont on se tire à bon compte.

Par contre, faire concurrence au gouvernement en refilant des pièces de quarante sous est un crime qui coûte le bagne.

Pourquoi ce distinguo ?

Parce que le tripatouillage des débrées est habituellement pratiqué par des bourgeois, tandis que la concurrence à l'État est souvent faite par des prolétaires.

Et les justiciards sont durs aux prolétaires et doux aux riches.

C'est ce qu'on a baptisé « l'égalité devant la loi ! »

## En Khroumirie

Parfaitement, les bons bougres, c'est des Khroumirs que je vais jaspiner !

Vous vous souvenez des fameux Khroumirs ?

Ils furent découverts et mis à la mode par Gambetta, lorsque cette fripouille pourrie voulut envahir la Tunisie.

Ce qu'il y avait sous cette invasion, on le sait aujourd'hui : rien qu'une malpropre binaire financière !

Les opportunistes avaient accaparé, dans les prix doux, les actions, obligations et autres paperasses représentatives de galette émises par la gouvernance tunisienne et, pour vendre cherot ce qu'ils avaient payé bon marché, les crapulars emmanchèrent l'invasion de la Tunisie.

Et c'est pour farcir les coffre-forts des mecs de l'opportunisme que, par milliers, les pauvres troubades français ont été se faire casser la margoulette dans ce patelin, — ou tout au moins y récolter de sacrés fièvres.

Turellement, les envahisseurs ne virent guère de khroumirs, — pour ne pas dire du tout !

Les khroumirs n'étaient qu'un prétexte à invasion : une fois entrés en Tunisie, les crapulars français n'en voulurent pas déloger et ils s'y installèrent carrément, sous prétexte de protéger le patelin.

Cochonne de protection, nom de dieu !

Pillages, chapardages, rançonnages et dévastations sur toute la ligne, — avec accompagnement d'assassinats, — voilà ce que, depuis une quinzaine d'années, a été la garce de protection pratiquée en Tunisie par les envahisseurs français.

Il n'y a pas à s'épater de pareil banditisme : partout et toujours, la colonisation n'a été que ça !

Les Tunisiens ont été grugés et le sont encore, — les Algériens l'avaient été avant eux, et les Malgaches commencent à l'être.

Et il n'y aura de cran d'arrêt à ces crapuleries que quand le populo aura envoyé à la balancoire tous les jean-foutre de la haute.

— 0 —

Pour en revenir aux khroumirs, — qui existent un tantinet, — c'est des gastres chouettes ne cherchant à emmerder personne et, turellement, ne voulant être emmerdés par personne.

Ils perchent dans des montagnes et ils pourraient se l'y couler douce sans les vermines françaises.

Autrefois, quand le bey de Tunis était seul maître du patelin, les khroumirs avaient refusé de payer l'impôt et le bey ne put jamais les y contraindre.

Depuis l'invasion française c'est une autre paire de manches : les pauvres khroumirs sont forcés de casquer, — et ils paient pour une civilisation dont ils ne tirent aucun bénéfice.

Si encore on se bornait à leur barbotter l'impôt — et qu'on leur foute ensuite la paix, — il n'y aurait que demi-mal. Mais je t'en fous ! La vermine gouvernementale les caule de cinquante façons.

Autrefois, le tabac était la principale culture des vallées de la Khroumirie : chaque gourbi était entouré d'une chiee de pieds de tabac et le khroumir y trouvait son beurre.

La racaille française est venue et a interdit la culture du tabac : les pieds ont été arrachés et sous peine de châtements barbares il a été

défendu aux pauvres bougres d'en semer à nouveau.

Illico, la Khroumirie, où la misère avait été inconnue jusque là, est un devenu un désert et un pays de mistouffe noire.

C'est là une façon tout à fait bourgeoise de civiliser les pauvres arbis !

La Khroumirie n'est d'ailleurs pas une exception : d'un bout à l'autre de la Tunisie c'est kif-kif bourriquot, — les fameux bureaux arabes de l'Algérie n'ont fait que changer de nom !

Voici un échantillon de la crapulerie de la gouvernance : un jour, sur la route d'Aïn-Draham à Tabarca, un contrôleur des monopoles du tabac agrippe un arbi et le fouille pour savoir s'il ne trimballe pas du tabac de contrebande.

En fait de tabac, l'arbi n'avait qu'une tabatière vide. La vermine française renifla et, à l'odeur, prétendit y dégouter un relent de tabac de contrebande. En conséquence il dressa procès verbal contre l'arbi parce que sa tabatière sentait le tabac de contrebande.

Hein, les camaros, voilà qui est bougrement carabiné !

C'est pourtant de la gnognotte, en comparaison des exactions sans nombre qui se passent là-bas.

—o—

Aux trousses des sangsues gouvernementales s'amène l'usurier.

Partout où y a de la misère les prêteurs font leurs choux gras !

En Algérie, c'est les juifs qui — se trouvant privilégiés par la naturalisation française — ont plumé les arbis et les colons ;

En Khroumirie, le record de l'usure est tenu par les Kabyles.

Et ceci prouve ce que j'ai déjà eu l'occasion de jaspiner : à savoir que la manie accapareuse n'est pas un monopole des juifs. Le vol est la pierre angulaire de la société capitaliste : les plus grands voleurs sont les mecs les plus estimés.

Il n'y a donc pas à beugler spécialement : « Sus aux juifs ! » ou « Sus aux Kabyles ! » mais à clamer carrément : « Sus à tous les capitalistes ! qu'ils soient juifs, crétins ou musulmans... »

C'est le fourbi de tous les usuriers qu'en Tunisie pratiquent les Kabyles : à l'arbi, déchard et mal frusqué, ils collent une gandourah aux couleurs mirobolantes ou un burnous, blanc comme lait de chamelle. L'arbi se laisse empaumer d'autant plus facilement que le voleur ne lui demande pas un radis : rien qu'une signature au bas d'un papier...

Dam, c'est la moindre des choses : reconnaître devoir quatre ou six piastres pour un si beau burnous et une si chouette gandourah !

Et le pauvre type signe, sans trop savoir ce que signifie son pataraphe.

Malheureusement, l'échéance, il ne peut s'acquitter.

— Qu'à cela ne tienne, lève l'usurier. Je suis arrangeant : signe encore !... Tu vois, c'est commode : tu signes et c'est tout...

Seulement, à cause des intérêts, des risques courus, le fripouillard explique qu'il faut enfler la note.

— Quoi de plus naturel ? D'ailleurs, ça ne te fait jamais qu'une signature !...

C'est tellement naturel, — au dire de l'usurier, — qu'au bout de quelques renouvellements le malheureux khroumir se trouve devoir dix ou quinze fois la valeur de son premier achat.

Du coup, l'usurier devient hargneux : il réclame 300 ou 400 francs, — sinon plus.

Désormais, il veut de la belle galette ! Et comme l'arbi — que la gouvernance a ruiné en lui interdisant la culture du tabac — ne possède pas un liard, le kabyle fout les requins-de-terre aux talons de son débiteur.

Les maudits chicanous vont vite en besogne : il pleut du papier timbré sur le gourbi du khroumir.

Le pauvre quillon ne comprend rien à tout ce mic-mac, — et il laisse faire... Le procès suit la même marche, un beau matin, son saint frusquin se trouve mis en vente, là-bas, — à Tunis.

Tout d'un coup, il ne se présente pas d'acheteur, si bien que les 50 ou 100 hectares du malheureux khroumir sont adjugés au voleur kabyle pour sa créance, — en réalité pour 20 ou 30 francs !

En deux ou trois jours accaparent ainsi tout le patelin tunisien.

Ils sont chouettes les bienfaits de la civilisation !

—o—

Tant que la volerie s'est bornée à un déluge

de papier timbré, à la vente judiciaire et autres malpropres fourbis justiciards, l'arbi n'a pas trop rouspété.

Ça l'aburit plus que ça ne le fout en rage !

Par exemple, où il se fout en colère c'est quand il voit les chicanous s'amener à son gourbi et vouloir l'en déloger « au nom de la loi ! »

Alors, mille dieux, ça change d'antienne !

Le requin-de-terre de Souk-el-Arba en a su quelque chose, — il y a de ça une quinzaine :

Ce jean-foutre était allé à une cinquantaine de kilomètres de là, aux Oulad-Ali, accompagné de l'interprète judiciaire, de deux témoins et de deux guides indigènes.

Turellement, cette expédition avait un but crapuleux : il s'agissait de dépouiller quelque malheureux arbi, foutu dedans par un usurier.

Vers les sept ou huit heures du soir, comme cette clique arrivait près d'un douar, dépendant d'un bon bougre de cheikh, nommé Salah, elle fut accueillie comme elle méritait.

Les gas pratiquèrent cliquement la solidarité : ils ne permirent pas à la bande de mal-fauteurs de pousser plus loin, ils prirent parti pour leur copain inconnu, victime des pillages légaux, et ils accueillirent le chicanous et son escorte par une fusillade en règle.

Un seul, — un des sales mufles d'indigènes, — fut mouché à l'épaule.

Mince de chiasse parmi la clique chicanière !

Les salauds se mirent à déguerpir dar-dar, — et les braves arbis de leur faire la chasse à coups de matraque.

Un seul des charognards fut agrippé, et après l'avoir soulagé de son flingot, de sa toquante et de son porte-braise les arbis le frictionnèrent gentiment.

Y a pas à tortiller : les bons bougres n'ont pas été bien méchants !

Ils auraient pu viser un peu mieux... et cogner plus ferme sur le cuir du salaud qu'ils avaient chipé...

Riche leçon, nom de dieu !

Et foutre, si pareille conduite était souvent faite aux requins-de-terre et autres fripouilles, les khroumirs dormiraient plus tranquilles et se la couleraient plus douce,

Et ils s'éviteraient ainsi la tapée d'emmerdements que la civilisation leur réserve.

## LE CONTREMAITRE DE FABRIQUE

Par EUGÈNE POTTIER

*Comme un pacha, j'ai mon sérail ;  
Ma belle enfant, je veux t'y mettre,  
Contremaître est pire que maître,  
Si tu dis : non ! pas de travail !*

*Les blondes, les rousses, les brunes,  
Tout y passe ; on n'est pas, mon cœur,  
Le contremaître pour des prunes,  
J'exerce le droit du seigneur.  
Que ce soit chose convenue,  
Nous nocerons aux bons endroits,  
Il faut payer ta bienvenue,  
Je ne fais pas de passe-droits !*

*Tes lèvres sont comme deux fraises,  
Mais tu boudes, je le vois bien ;  
Mes pièces, dis-tu, sont mauvaises,  
L'ouvrière n'y gagne rien !  
Si c'est pour cela que tu pleures,  
J'en ai d'un autre numéro,  
Si tu veux choisir les meilleures,  
Viens me trouver à mon bureau.*

*Mon nez bourgeoise et se culotte,  
Que veux-tu ? C'est le vin du cru  
..... (1)*

*Les plus sages me font des mines,  
Pour moi se prennent aux cheveux,  
Vois, là-bas, ce tas de gamines  
J'en fais déjà ce que je veux.*

*Mais je suis bon diable, ma biche,  
Si j'enfile... mon chapelet,*

(1) Sur le manuscrit de Pottier ces deux vers manquent.

*Maridé ou non, je m'en fiche,  
Epouse ton Jean, s'il te plaît !  
Un mari geint, puis se résigne ;  
D'ailleurs, s'il venait à broncher,  
Sur son livret, je mets un signe,  
Malin, s'il vient à s'embaucher !*

*Quand tu seras ma protégée,  
Tu la couleras douce ici :  
Au travail, la mieux partagée,  
D'honneur, tu me diras : merci !  
Pour la prime, je suis sévère,  
Faire produire est mon orgueil,  
Les patrons ne s'en pricant guère,  
Du côté des mœurs, ferment l'œil !*

*Vous vivez tous de la fabrique,  
Le père et la mère sont ricoux,  
Tes frères parlent politique,  
Tous à sacquer sans les beaux yeux.  
A leur profit, sois bonne fille,  
Le ménage n'est pas rupin,  
Fais ça du moins pour la famille :  
Tu leur ferais perdre leur pain !*

*Comme un pacha, j'ai mon sérail ;  
Ma belle enfant, je veux t'y mettre,  
Contremaître est pire que maître  
Si tu dis : non ! Pas de travail !*



Ohé, les camaros, je vas aujourd'hui vous servir une tartine sur les syndicales de culs-terreux, d'après certains tuyaux que je pige dans la France du Sud-Ouest, quotidien absolument indépendant qui se cuisine à Bordeaux.

Absolument indépendant !... Le fait que je vais vous jacter, vous en donnera une preuve, en même temps qu'elle démontrera aux plus gourdiflots ce que vaut la liberté de la presse — fut-elle mille fois inscrite dans les lois, ou, ce qui est mieux encore — la loi sur la presse étant purement et simplement arrachée du code.

Ce qui serait la réalisation de la parole du fameux Girardin : « La meilleure de toutes les lois sur la liberté de la presse, c'est de ne pas faire de loi du tout. »

Eh bien ! même dégagée de toutes les entraves légales, la presse ne serait pas plus libre que ne le sont les bons bougres sans le sou, en face des richards, malgré la sacrée couillonnade des Droits de l'homme et du citoyen.

Le journaliste est dans les mains du capitaliste, comme le salarié est dans les mains du patron.

Illico, par un fait, je vais en faire la preuve :

Jusqu'au premier tour de scrutin, le bondieu de quotidien dont je jaspine, avait fait des pieds et des pattes pour soutenir dans la circonscription de Marmande, la candidature de l'aspirant bouffe-galette Léo Melliet — un ancien de la Commune — qui, comme la plupart des vieux de cette époque, a viré bougrement à droite et a pas mal foutu de lance dans sa vinasse.

Y eut rien de fait à la première passe. Kif-kif dans pas mal d'autres patelins, les belles gourdes d'électeurs durent repiquer au truc quinze jours après, pour se coller sur le poil un morpion de législateur.

À l'épatement général, la France tourna casaque : le canard radical lâcha Melliet d'un cran et soutint à Marmande son concurrent opportuniste — tout en restant radical dans les autres patelins et en fonçant avec rage sur l'opportunisme en général.

Et cela, sans même l'excuse que son premier candidat fut en minorité : les voix socialistes et radicales dépassant bougrement les voix opportunistes.

Voici, telle que la chuchotent ceux qui sont dans la coulisse, la bougresse d'histoire de ce revirement.

Le candidat opportuniste appartenait à l'aristocratie républicaine : c'était le petit-fils de son grand-père, kif-kif Sadi-Carnot, Casimir-Périer, Godefroy Cavaignac et autres jean-foutre de haute lignée.

Oui, viédaze, un descendant de François Arago — le monstre dont la statue salit Montrouge — grand fusilleur de prolétaires ! le Thiers des journées de juin 48, comme Eugène Cavaignac,

l'illustre ancêtre du Godefroy ci-dessus nommé, en fut le Gallifet.

S'appeler Arago, passe encore. Ça n'influait pas davantage les journaliers bordelais que de s'appeler Tartempion ou Machinchouette.

Mais le trou du cul d'aristo en question n'a pas que ses parchemins. Comme les noblaillons pour de vrai, il a redoré son blason par un conjungo financier et les millions de papa beau-père friment bien à côté de sa noblesse républicaine.

Autre paire de manches pour les chieurs d'encre de la France ! Surtout que le dit beau-père, Jean Dupuy, un sénateur pyrénéen, est archimillionnaire — il a une mine d'or qui s'appelle le *Petit Parisien* — et il a, parait-il, collé 150,000 balles dans la combinaison de l'indépendante France.

Bon prince, il avait laissé la France combattre son gendre au premier tour, croyant bien que grâce à tous les fourbis coutumiers, à la pression officielle et à tout ce qu'il s'en suit — sans compter l'auréole du cochon de nom Arago — ça ne ferait pas un pli : il passerait mieux qu'une lettre à la poste.

Hélas ! ce bondieu de sénateur se montait salement le job : le gendre fut en ballottage — avec un retard sur son concurrent socialo d'un demi-millier de voix.

Alors, de la hauteur de ses sacs d'écus il donna des ordres : le canard radical fit machine en arrière, conseilla aux votards de se déjuger et de voter au second tour pour le petit-fils au fusil-leur de Juin.

Lequel n'en resta pas moins sur le carreau !

—0—

Que nous voilà loin, macarel, des syndicats paysans dont j'ai promis de jaspiner, en commençant mon nom de dieu de flanche — et dont j'ai puisé l'idée dans le canard bordelais :

C'est à propos d'une réunion des sociétés agricoles du Pas-de-Calais, tenue à Arras — des sociétés de richards, comme le sont les syndicats agricoles existant en France.

Mais ce n'est foutre pas partout pareil qu'en France, si j'en crois le type qui a pondu la tartine que je cite : Dans le Danemark, un patelin du nord de l'Europe, il existe de vrais syndicats de vrais cul-terrevx.

Ces bougres-là ne comptent plus sur l'Etat-providence, les débouchés coloniaux, la protection munitaire.

Ils se sont dépêtrés de la routine et hardiment, nom de dieu, ont tablé sur l'association.

C'est un patelin de petite propriété que le Danemark : des pelotes fermes de deux à dix hectares qui, par leur groupement, se sont mises à même d'utiliser l'outillage et les méthodes de cultures perfectionnées, jusqu'ici accessibles aux seuls grands domaines.

Aussi, ça va rudement mieux, le rendement des céréales a quadruplé ainsi que les légumes frais et secs. Le bétail est en abondance.

Les voisins, au lieu de se jalouser, s'aident mutuellement sans trop y regarder de près. Par l'élimination des intermédiaires, par la coopération, ils sont leurs propres banquiers et s'assurent réciproquement contre les fléaux et les intempéries de la nature.

« Aide-toi, le ciel t'aidera ! » a conclu le pétrousquin danois. Et, par la libre entente, par l'association spontanée, le voilà lancé dans la voie de l'anarchie.

Tandis que Karl Marx, un savantasse, buté dans une idée fixe prédictionne la ruine de la petite propriété et son absorption par la grande, non seulement comme une fatalité inévitable mais encore comme un aplanissement des voies révolutionnaires, il se pourrait que la révolution prit un autre chemin : l'amélioration immédiate de la situation matérielle, la lutte au jour le jour, la rebiffe continue pour aboutir au chambard final.

Lutte toujours plus consciente que les émeutes de la faim et du désespoir.

C'est rudement pochetée d'attendre qu'on nous ait limé crocs et griffes pour ruer dans le brandard !

Il faut, de suite, nous constituer en une force intelligente avec qui les chameaucrates aient à compter.

On parle de décentralisation et les trois quarts des décentralisateurs veulent nous ramener à l'ancien provincialisme.

Ce qui serait échapper aux étreintes de l'administratiomanie, du fonctionnarisme pour nous mettre sous la coupe des tyrannies locales.

Pourquoi ne pas commencer la décentralisation par le commencement, mille charognes, par l'absolue autonomie de la personne humaine ?

Et continuer par les groupes vivants, agissants, les syndicats, les fédérations, associations libres d'individus libres.

En plus des choses professionnelles : amélio-

rations des cultures, achats en commun des semences de choix et de machines, irrigations et drainage, les syndicats paysans animés du souffle anarchiste et révolutionnaire seraient de suite l'embryon de la Commune future.

Bien plus intelligemment que les municipalités élues (qui s'effaceraient devant eux) ils s'occuperaient des routes, de l'école, des correspondances, de ce qu'on appelle aujourd'hui les « services publics ».

Ainsi l'école, il serait assez facile de la créer à la campuche, sans grands frais, ni grand tintouin.

Et c'est ça qui est désirable : l'école aux mains des travailleurs, l'école arrachée à l'Etat et à l'Eglise.

Cela les groupes corporatifs — tant ceux de la ville que ceux des champs — ils sont à même de le faire, une fois devenus réalité vivante.

Alors, c'en sera fait des pantouffleries religieuses qui estropient les cervelles.

Et on en viendra à exécuter l'excès de travail, le surmenage qui brise nos corps et mâte notre énergie ; à ne plus vouloir s'astreindre à des privations matérielles, non plus qu'à s'ingurgiter des denrées frelatées qui délabrent nos estomacs.

Toutes choses qu'on supporte patiemment aujourd'hui !

Hé donc, petit à petit, nous apprendrons à être nous mêmes, à ne dépendre de personne, on ne baissera plus la tête devant l'Etat et le Capital.

Jusqu'au jour où, d'un coup d'épaule final, les bons bougres, crânement rebiffés, ficheront définitivement à cul la vieille guimbarde sociale et se débarrasseront de toutes les entraves.

LE PÈRE BARBASSOU.



### Chichis commerciaux

Le Tréport. — On dit que le roi Louis-Philippe, planqué dans son château, après boire, chantait à pleine gueule : « Qu'on est bien, on sent la mer d'ici ! »

C'était la brise qui venait du Tréport.

Et le roi Pépin était heureux d'en prendre plus avec son nez qu'avec une pelle.

En effet, de Tréport à Eu, y a pas loin : les deux patelins sont séparés par quatre kilomètres et reliés par une chouette route, faite pour les princes.

Des spéculateurs d'Eu ont trouvé que cette route n'est pas un trait d'union suffisant et ils ont eu l'idée d'installer un tramway électrique.

Le maire d'Eu, Bignon, a rudement poussé à la roue.

Turellement, ce n'est pas par amour pur et chaste du progrès que ces mecs en pincent pour ce tramway : c'est par intérêt commercial.

Les types savent qu'en dehors de la pêche maritime le Tréport fait son beurre comme station de bains de mer, que les parigots y affluent, s'y logent, y mangent, y démangent et s'y bêcotent... En un mot, en y vivant, font vivre une chiee de marchands de sommeil, de gargots, de colignons et tout ce qui s'en suit.

Or, les spéculateurs d'Eu cherchent à tirer la couverture de leur côté... sinon toute, au moins une part : ils espèrent réussir avec le tramway électrique.

« Les parigots s'amèneront toujours au Tréport, qu'ils ruminent, seulement comme à Eu on les logera et gavera à meilleur compte, grâce au tram électrique, ils y rappliqueront en foultitudes... »

Turellement, ceux du Tréport la trouvent mauvaise ! Ils se voient ruinés, rincés kif-kif un verre à bière et ils groument après leur municipalité qui s'est laissée embobiner par le maire d'Eu.

Mais ils groument en dedans ! Comme ils ne sont pas rouspéteurs pour deux sous — en quoi ils ont tort, nom de dieu ! — ils se contentent de jérémyer, au lieu de faire du fouan, du raffut et du bacchanal.

S'ils étaient plus fins ils se rendraient compte que l'obéissance ne mène à rien et que, quand on veut quelque chose, il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures : il faut le vouloir.

Quoi qu'il en soit, voilà des trucs bougrement déplorables :

La discorde est entre Le Tréport et Eu ! Les bons bougres de ces deux patelins se relèquent en chiens de faïence, pour un peu, ils se boufferaient le nez.

Tout ça, parce que cette cochonne de concurrence est le pivot de la garce de société actuelle et que — toujours ! — le bien de l'un est fait du malheur des autres.

S'il n'en était pas ainsi, y aurait jamais de chichis, cré pélard !

On ne serait plus à se jalouser et à chercher à se tirer mutuellement le pain de la bouche.

De même, personne n'aurait intérêt à foutre des bâtons dans les roues du progrès, pas plus que dans celles des trams électriques.

Ah, mille tonnerres, ce qu'on serait à la noce si on vivait dans la société galbeuse que veulent réaliser les peinaras et où la concurrence sera de sortie — et la mistouffe, idem !

Turellement, les baigneurs continueraient à affluer au Tréport, histoire de s'y laver le cuir.

Mais les gas du Tréport, au lieu de n'y voir qu'une occasion de s'enrichir, recevraient les types gentiment — comme qui dirait des copains.

Et comme ils n'auraient plus besoin de gagner sur eux, ils ne verraient pas le tram électrique de mauvais œil, car — au lieu d'être un agent destructeur de leur prospérité commerciale — ce bougre de tram ne leur serait qu'un soulagement. En effet, grâce à lui, une partie des baigneurs se rabattraient sur Eu... et les plaisirs et les peines seraient partagés.

« Le malheur c'est que nous n'en sommes pas là ! » vont jérémyer les gas du Tréport.

— Je ne le sais que trop, nom de dieu ! Mais à qui la faute, sinon à nous ?

Si nous n'étions pas tant fausses-couches, ça ne traînerait pas.

### Boulangers crétiens

Abbeville. — L'autre dimanche, c'était une sacrée fête pour les cagots, ostrogoths, moules à gaufres, jus de réglisses, pantouffles et autres culs-bénits.

Il s'agissait de faire la fête en l'honneur d'un mec, Honoré d'Amiens, bombardé depuis sa crevaision patron des boulangers et qui, dans son temps, fut un maquereau si épolant qu'on le bombardait évêque d'Amiens.

Quand il eut enfin déménagé dans le royaume des taupes, pour honorer la mémoire de ce mec, son copain de Rome — le grand poteau des dos verts — le bombardait saint.

C'est depuis lors que dans la langue marloupère une bonne gourde est qualifiée de *michet* et qu'on dit d'un type qui en pince pour les sesque qu'il *chauffe le four* ou fait des *petits pains*.

Ce qui est triste, c'est de voir des bons bougres de mitrons emboiter le pas et couper dans les ragougnasses des cafards : pas plus les rati-chons que les autres, nul ne gobe les balourdises concernant le mec Honoré.

Quoique ça, bannière en tête, tous les ans — et pas plus tard que l'autre dimanche — uu tas de couillons sont allés pèleriner à Port-Noyel, son prétendu lieu de naissance.

N'auraient-ils pas mieux fait de rester dans leur chacunière ?

Foutre si ! Car c'est vraiment écœurant de voir, à la veille du vingtième siècle, de si imbéciles cérémonies.

Quand donc les boulangers seront-ils assez marioles pour étouffer les bâtons de réglisse kif-kif leur braise ?

### Il a plu des bistouilles !

Eu. — Les *bistouilles*, pour les bons bougres qui ne savent pas de quoi il retourne, c'est du café avec moitié d'alcool dedans.

En temps de votellerie, les bistouilles sont un sacré élément de réclame : ça vaut bougrement mieux qu'un programme.

Dam, c'est fort compréhensible : un programme, si épolant qu'il soit, n'est jamais qu'une collection de promesses qu'une bistouille — fichée sur le comptoir — dégotte haut la main.

C'est d'ailleurs ce que rengaine le vieux proverbe : « Il vaut mieux tenir que courir. »

Par contre, si un programme d'aspect mirobolant est doublé de juteuses bistouilles, il semble que ça doive marcher tout seul.

Parfaitement ! A condition que le programme ne soit pas assaisonné de margarine ou de lard rance.

C'est ce sacré distinguo que n'a pas pu faire

l'illustrissime maire d'Eu. Dans l'espoir de tâter sa force d'influence il s'était chargé de tripotiller le patelin au profit d'un candidat réac et en bon jean-foutre républicain, il avait rédigé une circulaire aux votards où il bavait cette idiotie : « L'intérêt de mon pays exige que je vote pour le cléricafard. »

Mon pauvre maire d'Eu, je ne sais pas où tu te frottes pour être si merdoyant et pour avoir les lucarnes farcies de tant de bouze de vache ! Tu as cru te préparer une élection future... Pauvre gourde !

Enfin, prends patience... puisque tu espères être bombardé pair de France quand Gamelle aura détaché la casserole qu'il traîne à sa queue et en aura fait une couronne royale.

Prends patience !... Et ne moisis pas trop... Turellement, de même que tu ne tiens pas à ce que le populo fasse ses affaires lui-même, tu n'en pince guère pour faire directement les tiennes — et c'est pourquoi tu as chargé un roussin du raccrochage électoral.

Tu as bien choisi !... Zut alors ! Il est pipelet de la mairie, aboyeur public et afficheur idem, ramasseur du crottin de chevaux de bois, rempailleur de tuyaux crevés et bricoleur d'un tas de fourbis sans nom !

Il se connaît surtout à la distribution des bistouilles !

Quand la foire électorale battait son plein il raccrochait les votards et, après une rinzade carabinée, les jugeant à point, il les amenait dans sa cage de pipelet à la Volière municipale puis, après leur avoir glissé dans la patte un petit cadeau et un torchon-cul au nom de Laborde, il les accompagnait à la salle d'abdication et les relaquait voter.

Ce n'est pas tout : le soir il montait la garde et assistait à l'épluchage des tinettes.

Ah, nom de dieu, les bulletins du Laborde étaient bien gardés !

Il y a des bons bougres qui se sont offusqués de la chose. Pauvres naïfs ! Ils ne savent donc pas que dans toutes les votalleries c'est kif-kif bourriquoil.

Il n'y a qu'une chose de rigouillarde : c'est que ce raccrochage a été accompli par un sergot en uniforme.

Qu'en pense le maire d'Eu ?

Il ignore tout, le pauvre homme !

Qui a fourni la galette pour raquer les bistrots et solder les libéralités du pipelet ?

Le maire d'Eu l'ignore, je vous dis !

D'ailleurs, tous ces tripotouillages n'ont eu qu'un but : l'intérêt du pays et la moralité du suffrage universel...

Quand à vous, pauvres votards qui prenez ces putaineries au sérieux, quand donc comprendrez-vous que vos maîtres se foutent de vous ?

Serez-vous assez couillons pour vous laisser emberlificoter longtemps encore avec la pantoufflerie votarde ?

Ça peut durer cinq ou six siècles, nom de dieu !

Or donc, foutez au rancard les papiers de vote et empoignez une bonne trique.

Y a que ça, mille tonnerres !

## Le Martyre d'un Bleu

par  
ANDRÉ TRÉGASTEL (3)

Cossard, visiblement à bout de forces, courbait plus bas la tête sous ce déchainement, sans trouver un mot à dire ; une pensée courrait confusément, comme un fil ténu, sous son envahissante douleur : qu'avait-il pu faire pour mériter cela ? Il faisait son examen de conscience, et sa conscience ne lui reprochait rien : il marchait comme les autres, il travaillait comme eux, portait comme eux son fardeau, et il en souffrait davantage, bien sûr, puisque eux pouvaient encore rire et parler, alors que chacun de ses pas était un supplice qui lui broyait la cervelle. Cependant il devait y avoir quelque chose ; oui il se savait laid et gauche, mais son enfantine pensée ne pouvait concevoir que pour cela seulement, cette foule d'hommes si forts, si au-dessus de lui, lui semblait-il, s'unissent dans un si haïeux concert, dans un si cruel débordement d'injures...

Longtemps encore on marcha ainsi, l'homme courbant les épaules sous les insultes de cette foule, et sentant à chaque pas en avant qu'un peu de ses forces dernières restait aux pierres du chemin : ses pieds lui semblaient dans ses sou-

liers une bouillie de chair incrustée d'aiguilles ; de ses reins à sa nuque courait comme une vipère une douleur lancinante, qui à chaque mouvement butait en quelque sorte contre son cerveau ; ses yeux voyaient tourbillonner arbres, rochers, soldats ; une dernière fusée de rires entra comme une vrille dans ses oreilles, — et il s'affaissa sur le sol dur, les yeux chavirés, sa pauvre figure laide et douce semblant demander grâce, tandis que l'adjudant lui jetait ces mots : « Feignant !... »

### III

Une circonstance intriguait beaucoup les camarades de Cossard : deux fois par semaine des lettres lui parvenaient. Le soldat, avec un petit tremblement nerveux, les recevait du sergent de semaine, qui les jetait sur la table grasse avec le traditionnel : « Qui est-ce qui paye la goutte, là-dedans ? » Il en déchirait l'enveloppe fiévreusement, les lisait deux fois, trois fois, étranger alors à tout ce qui l'entourait, les mettait dans sa poche la plus sûre, et dans l'après-midi, pendant les pauses de l'exercice, s'en allait à l'écart, les relire encore avec une sorte d'extase dans le regard.

Un jour un de ses persécuteurs les plus acharnés, le cuisinier Braouézek, le surprit pressant contre ses lèvres le paquet tripé de ses lettres. L'anecdote fit le tour de la chambrée, et il fut décidé que l'on saurait à quoi s'en tenir sur cette abondante et précieuse correspondance. En attendant la mode fut aux plaisanteries sur les amours secrètes de Cossard, et ce fut dans la chambrée un assaut d'esprit sur ce thème : on devine ce qu'eux pouvaient tirer l'imagination des camarades du pauvre diable. Dans ces moments-là, Cossard pâlisait, sa poitrine se gonflait, et, sans qu'il sortit de son éternel mutisme, ses yeux semblaient plus que jamais poursuivre leur mystérieuse vision. Une après-midi, comme il venait de poser sur son lit une lettre reçue le matin, et de cette écriture que la chambrée connaissait si bien, le soldat Kongard entre précipitamment en criant :

« Vite ! en bas, Cossard ! Le lieutenant Brocardel te demande ! »

Le lieutenant Brocardel était terrible lorsqu'on le faisait attendre. Cossard se précipita dans l'escalier, — mais dès qu'il eut le dos tourné, tout le monde éclata de rire ; le truc avait réussi : Cossard, dans sa hâte, avait laissé la lettre grande ouverte sur le lit... Braouézek la saisit, imposa silence et au milieu d'un cercle de têtes curieuses qui rigolaient d'avance, lut ce qui suit :

« Paris, le... »

« Mon pauvre chéri,

« Si tu savais combien je souffre en pensant à toutes ces misères dont tu me parles, et surtout à cette horrible marche qui a dû te faire tant de mal : je relisais la lettre où tu me racontais cela, et il me semblait que c'était moi-même qui saignais sur le chemin. J'aurais bien voulu, mon cher garçon, que ce fut moi, si cela avait pu t'enlever ton mal... »

« Et puis, on te maltraite, à ce que tu me dis. Sont-ils vraiment assez méchants pour cela ? Car je te connais, je te sais trop bon pour faire du mal à qui que ce soit... Je pleure bien, va, toute seule, en pensant à tout ce qu'endure mon chéri, si loin de moi qui pourrait te consoler peut-être. Je voudrais bien tenir tes petits pieds dans mes mains, tes pauvres pieds ensanglantés, et baiser tes bons yeux si doux que je me figure gonflés de poussière et de larmes. Va, mon cher petit, aie du courage, ta vieille mère est trop loin de toi pour aller te retrouver, mais elle souffre avec toi par la pensée, plus que toi peut-être, et elle t'envoie mille doux baisers pleins de sa tendresse affligée.

« TA MÈRE. »

C'en était trop : le cuisinier Braouézek avait lu cela si drôlement, en contrefaisant la voix chevrotante d'une vieille femme, que la chambrée avait ri dès les premières lignes. Mais quand arriva ce passage : « ... Tenir tes petits pieds dans mes mains... », l'explosion se produisit. Les petits pieds de Cossard ! Ces pieds que jamais on n'avait pu chausser tant ils étaient longs !... Kongard se tenait les côtes, en riant si fort que les larmes lui coulaient des yeux, le petit Simon se raccrochait aux meubles, imitant un homme étourdi par un grand coup et Le Moal, renversé en travers de son lit par le fou rire, mordait son « polochon » avec fureur, tandis que sept ou huit autres tournaient sur eux-mêmes en se frappant les cuisses avec des « ah ! ah ! ah ! » à briser les vitres ; Braouézek agitait la lettre avec triomphe au-dessus de tout ce tapage...

Soudain, un homme bondit sur lui, lui tordit

la main comme dans une tenaille, si rudement que le papier s'échappa ; l'autre se jeta dessus et le remit précipitamment dans sa poche. C'était Cossard, il avait tout saisi, le sacrilège, la violation de son cœur, la tendresse de sa mère mise à nue, et comme fouaillée en place publique par les huées de ces brutes, — tout cela avait donné à ce faible la force d'arracher la chère lettre à la main épaisse de Braouézek.

Ce fut un moment de stupeur :  
— Tu rouspètes, sale bleu ? Tu te frottes à un homme de la classe ! hurla le cuisinier. Attends un peu ! (A suivre.)

## Pour la Révolution italienne

Le Groupe d'initiative pour la Révolution italienne a reçu :

Collecte de la réunion Sambat, rue Lavieville, 6 fr. 60 ; Collecte de Puteaux, 1 fr. 35 ; Paré, 0 fr. 50 ; J. V., 0 fr. 25 ; Recette du meeting de la Maison du Peuple, 72 fr. 15 ; Collecte du meeting de la Maison du Peuple 8 fr. 20 ; Mme Lille, 2 fr. ; Marie Huchet, 0 fr. 30 ; Sirvain, 3 fr. ; Eldorado, camarade italien, 3 fr. ; Albert, 1 fr. ; J. B. Robertson, 1 fr. ; Un groupe de typos, 5 fr. ; L'Anarchiste de Saint-Mandé, 1 fr. ; Recette du meeting de la Salle du Commerce, 75 fr. 10 ; Un anonyme, 50 fr. ; Soui à Solliès de Béarn, 1 fr. 05 ; Virgilio Petit, 1 franc. Total : 234 fr. 90.

Les dépenses pour la location des salles, pour les affiches, les prospectus, la correspondance, l'affichage, la distribution des prospectus, et les fonds remis à quelques camarades exilés se montent à 146 fr. 05. Il reste en caisse : 88 fr. 85.

SALLE DES MILLE-COLONNES

20, rue de la Gaîté

Samedi 4 juin, à 8 heures et demie du soir.

GRAND MEETING PUBLIC

Par Louise Michel, E. Girault

La Révolution italienne. — Cuba libre

ENTRÉE : 0 fr. 30 cent.

Aux Révolutionnaires,

Sous l'impulsion de la misère et de l'oppression tout un peuple affamé vient de se soulever, là-bas en Italie afin de conquérir quelques bribes de liberté et un peu plus de pain.

Malheureusement, l'effort suprême de quelques milliers de révoltés a été impuissant à renverser l'exécrable royauté italienne, et maintenant la réaction relevant la tête, jette la terreur dans toute l'Italie au moyen d'une honteuse répression qui frappe tous les militants, tous les révolutionnaires à quelque parti qu'ils appartiennent.

Emus et indignés par les horreurs de Milan et de Cuba, les libertaires et les révolutionnaires ont résolu d'aller au secours de leurs frères écrasés sous la botte impitoyable des soudards, fidèles valets des inquisitions modernes.

Vaincue en Italie, l'insurrection se relèvera plus forte dans le cœur des autres peuples. Les victimes seront soutenues, les lutteurs encouragés, les opprimés défendus.

Des charniers de Milan, comme de ceux de Satory et du Père-Lachaise, pousseront des légions de révoltés qui ébranleront bientôt le vieux monde, débordant d'iniquités.

En Italie, en Espagne, en Autriche, à Cuba, partout un vent de liberté et de mieux-être souffle au dessus des multitudes asservies.

La besogne s'annonce rude, immense, féconde ! A vous camarades d'y participer selon vos moyens, pour vous d'abord, intéressés à plus de vérité, à plus de raison, à plus de liberté, pour les vaincus ensuite, qui jettent une clameur retentissante, à laquelle répondra celle de tous les hommes de cœur.

Les organisateurs

## BOYCOTTAGE ET SABOTTAGE

Pour vulgariser la double pratique du *Boycottage* et du *Sabottage* les membres parisiens de la Commission du Boycottage au Congrès de Toulouse ont publié en brochure le rapport de leur Commission.

Afin de rendre cette brochure de facile propagation, elle est mise en vente aux prix minimes suivants :

10 brochures, 0,25 ;	par la poste, 0 fr. 35
100 — —	par colis postal, 2 fr. 50
500 — —	— — 11 fr. »
1000 — —	— — 20 fr. »

Les demandes doivent être adressées, avec les fonds, au camarade Emile POUGET, 15, rue Lavieville (Montmartre), Paris.

Une seconde brochure, indiquant par industries, les moyens de mettre le *Sabottage* en pratique est en préparation. Les camarades qui auraient des renseignements à donner sur le sabottage dans leur métier, sont priés de les en muniquer à l'adresse ci-dessus.





Ils arrivent!.. Ils arrivent!.. Moins frais que mes maquereaux!..